

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 50 (1993)
Heft: 6

Artikel: Le Liban renaît au sport! : Peut-il renaître à la vie?...
Autor: Jeannotat, Yves
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-998128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Liban renaît au sport ! Peut-il renaître à la vie?...

Yves Jeannotat



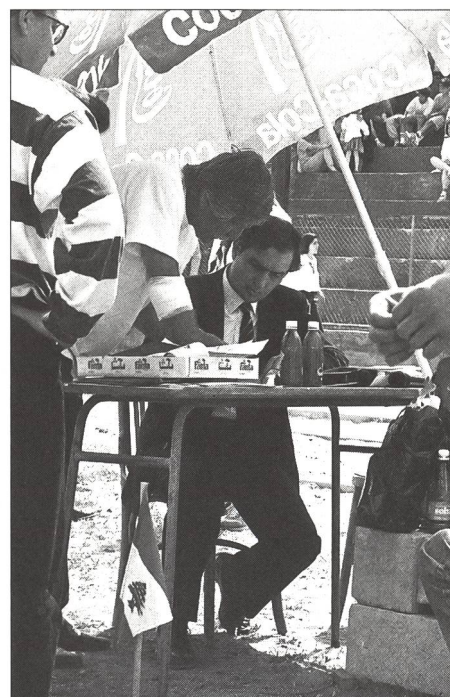
Beyrouth, le Liban: il suffit de prononcer ces mots pour faire passer un frisson dans le dos de celles et de ceux qui vous écoutent. Il est vrai que la guerre y a fait rage pendant 16 ans et que, moins de deux ans après la fin des hostilités, *le feu couve encore sous la cendre*, comme le disent les anciens. Mais la vie continue et les jeunes surtout, dont beaucoup n'ont pratiquement rien entendu d'autre, au cours de leur adolescence, que le crépitement des mitrailleuses, et pour qui les images largement diffusées par la télévision relèvent surtout de l'imaginaire, veulent absolument expérimenter eux aussi *les gestes de tout le monde* (selon notre représentation), ceux du sport plus particulièrement. Mais comment? Pratiquement toutes les structures, intérieures aussi bien qu'internationales, ont disparu, même si les postes officiels (ministère de la jeunesse et des sports, fédération nationale d'athlétisme par exemple) ont été repourvus en personnes et portés sur le papier.

Pourquoi le Liban?

Mais pourquoi parler du Liban, alors qu'il y a tant d'autres points de la planète également éprouvés, également démunis, également désireux de refaire surface? Tout simplement parce que l'occasion s'est offerte à moi de me rendre dans ce pays, en compagnie de deux sportifs suisses, pour y suivre une compétition internationale de course à pied – la première depuis la guerre – liée à une semaine d'approche et d'approfondissement culturels extrêmement riche et intéressante.

La réunion sportive, organisée à Babda, et les deux athlètes helvétiques, Mariko Ducret et Jean-François Cuenet, sont présentés aux pages 12 et 13 de ce même numéro.

Etudiante à l'EFSM, Mariko Ducret apporte son lot d'émotions à ces lignes. Qu'elle en soit remerciée, tout comme Christian Farra et la Middle East Airlines (MEA) sans qui le rendez-vous sportif des hauts de Beyrouth n'aurait pu avoir



Christian Farra au cœur du renouveau...

lieu; Christian Farra, un des directeurs de la compagnie d'aviation, mais aussi journaliste à «L'Orient – Le Jour», homme de culture et sportif dans l'âme; la MEA, qui a pris en charge le déplacement des sportifs et de quelques journalistes, dont j'ai eu le privilège de faire partie...

Premiers contacts



En ce qui me concerne, le premier contact libanais s'est créé dans l'avion de la Middle East Airlines, qui nous emmenait vers Beyrouth déjà. La conversation s'est en effet engagée entre moi et une jeune femme qui occupait le siège d'à côté. Elle avait vécu les 16 ans de guerre du Liban. De père allemand, elle travaille actuellement à Munich, au service de la Lufthansa, mais revient tous les mois voir sa famille à Beyrouth.

Lorsque je lui eus expliqué les raisons de notre voyage, elle me dit: «Tiens donc! J'étais presque sûre, quand je vous ai vus, que vous faisiez partie d'une œuvre d'entraide humanitaire quelconque. Même si je respecte leur engagement, je préfère que ce ne soit pas le cas! Je trouve par contre super que vous veniez faire du sport chez nous. La guerre est finie. Nous avons de quoi nous relever. Maintenant, les organisations d'entraide doivent se faire discrètes...»

Puis elle m'a parlé de son enfance: des souvenirs qui ressemblent à ceux de tous les enfants, souvenirs de petits copains, de jeux, de problèmes d'école, de maths, bref: souvenirs d'une enfance relativement heureuse en somme. Seize ans de guerre n'ont pas arrêté la vie au Liban, même si la chose, pour nous, est difficilement concevable. (Mariko Ducret)

La traversée des ruines

Pour sûr, il me faudrait un livre pour dire tout ce que j'ai ressenti au fond de moi lorsque, sorti de l'avion, une voi-

ture m'a fait traverser la ville empoussiérée. Sur tous les murs, les impacts de balles forment comme un tamis. Il faisait presque nuit et j'hésitais à croire ce que mes yeux découvraient. Mais le chauffeur, lui, cherchait la sortie par le plus court chemin. *On reviendra demain...*

*

Le lendemain, du haut de la montagne sur laquelle se perche le village de Broummana, où se trouvait notre hôtel, la vue s'étend sur Beyrouth, comme enfoui sous un nuage de poussière noire. C'est avec un brin d'angoisse que je plongeai alors, avec mes amis sportifs, sous ce linceul de circonstance. On nous fit visiter la cité. Le car, qui nous transportait, évoluait en zigzags dans les rues de plus en plus marquées par les bombardements. *Nous montons vers la ligne de front*, nous expliqua Christian Farra.

Tout, tout était de plus en plus détruit: maisons aplaties, tordues comme des squelettes disloqués: vraie fosse commune sur une surface grande comme la ville de Bienne au moins. Lorsqu'un pan de mur tient encore debout, les fenêtres béantes donnent l'impression de vous regarder comme des yeux morts, et les portes ressemblent à des bouches édentées. Alentour, la végétation sauvage s'infiltre, s'accroche, renverse les rôles...

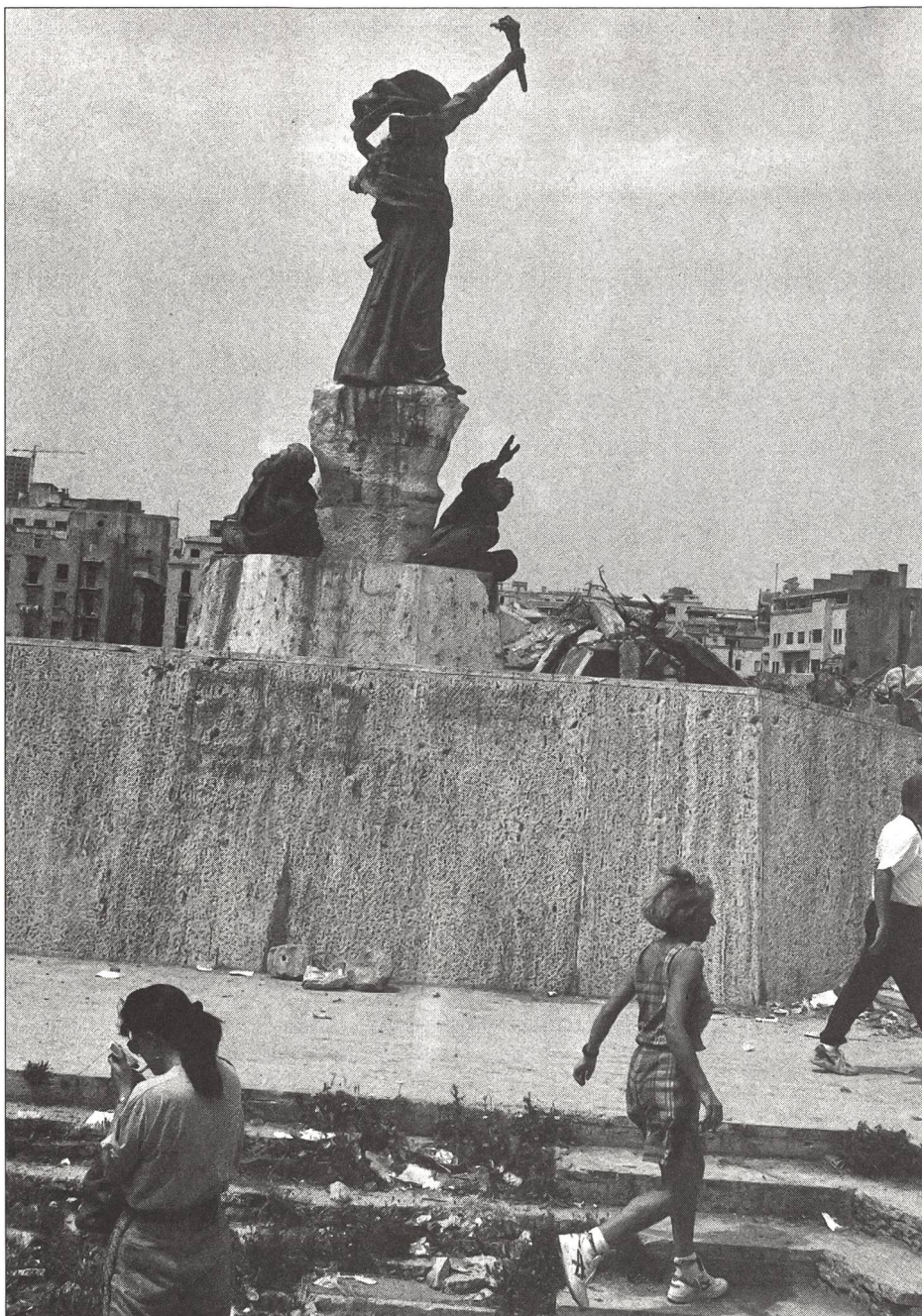
C'est là surtout qu'on s'est battu pendant 16 ans: qui contre qui et pour quel motif au juste? Même les gens de l'endroit ne peuvent répondre avec précision. Le Liban est un amalgame de com-

munautés diverses (une bonne quinzaine). Il est facile de les «monter» les unes contre les autres. Eux-mêmes télécommandés par les grandes puissances traditionnelles, les pays voisins ont tiré leurs plans par-dessus l'échiquier. *Ce qui est sûr*, me dit notre guide, *c'est que la guerre s'est arrêtée du jour au lendemain et que ceux qui se mitraillaient hier fumaient une cigarette ensemble le surlendemain sans savoir exactement ce qu'il leur était arrivé...*

Ici et là, dans les décombres, une petite échoppe garnie d'oranges, de bananes et de fleurs de coquelicot ressemble à une plaie purulente à la fois repoussante et porteuse d'espoir... Pourtant, aucun signe de reconstruction des deux côtés de la route: appréhension, peut-être, de buter sous chaque pan de mur effondré sur les ossements des quelque 80 000 disparus qu'il faut bien ajouter aux 150 000 morts de la guerre. Trous d'obus bouchés, un tapis de macadam a été déroulé sans tarder entre les ruines. Les voitures, presque toutes de haut de gamme, y défilent, ce qui confirme que le Liban est resté un pays relativement aisé, même si les richesses, peut-être mieux réparties qu'en beaucoup d'autres endroits, se concentrent au maximum sur 7 à 10 pour cent de la population, en favorisent 60 à 70 pour cent, et ignorent totalement le reste. Pendant la guerre, une bonne partie des gens de Beyrouth se sont d'ailleurs rabattus sur les collines avoisinantes, y achetant les luxueuses villas qu'un groupe de spéculateurs pas toujours de bonne renommée, sentant venir le vent, avaient préparées à l'avance



Présentation officielle des équipes (ici, celle du Liban) sur fond de Palais présidentiel.



Des touristes se hasardent à nouveau sur la Place des Martyrs.

pour eux; d'autres s'en sont construites eux-mêmes, à peine moins imposantes. On peut presque dire, maintenant, que le Beyrouth moderne cerne comme un diadème l'ancienne cité, tête blanche et décrépie...

*

Mais revenons pour un temps, au cœur des débris: pris d'une crainte latente, les touristes n'y ont pas encore entrepris leur défilé morbide. Aussi, le car qui nous véhicule éveille-t-il visiblement l'étonnement. Place des Martyrs: un monument, dont je n'ai pas eu le courage de me faire expliquer l'histoire, se dresse comme un cri de douleur dans les décombres. Un visiteur s'est fait photographier sur son socle, y oubliant quelques pages d'une revue libanaise d'apparence luxueuse et dont le

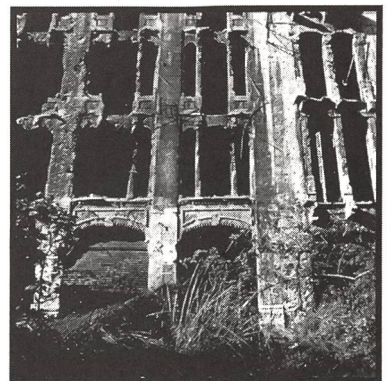
titre doit être «Magazine». Un article y présente sur plusieurs pages des extraits d'un livre qu'il faudra absolument que je trouve: «Fou de Beyrouth». Il est précisé que c'est un roman, mais ce qu'y décrit son auteur, Sélém Nassib, m'entoure comme un cri de vérité, plus vrai que nature: *...la vie a poussé sous le bitume, elle l'a fait craquer, elle a gonflé les rideaux métalliques, elle les a éclatés. La nature rampe en s'appuyant sur chaque lézarde, chaque pavé disjoint réparé sous la lèpre du macadam... La verdure progresse sur les montagnes de détrit, les bosquets se liguent pour masquer les trous d'obus. Les arbres grandissent sous mes yeux. Certains ont quinze ans, l'âge de la guerre... Je marche sur des ruines à la retraite. Assagies, elles n'assaillent plus personne. Quelle paix!...*

Ruines modernes et antiques

Alors que l'on pleure sur les destructions récentes on ne peut s'empêcher de trembler un peu, à chaque carrefour, en passant les barrages militaires où le sourire du soldat libanais, à la recherche de sa souveraineté, contraste avec celui du soldat syrien, ami de surface et protecteur forcément toléré. Mais toute l'histoire du Liban est faite de tels «affrontements», ce Liban qui a pris forme sous les Phéniciens et qui va voir déferler, sur son territoire, peuples et civilisations les plus diverses. De ces passages, il reste également des ruines et, de celles-ci, on dit qu'elles sont grandioses, parce que la pierre taillée y a survécu à l'homme: ruines antiques d'Aanjâr et de Baalbek, dans la plaine de la Bekaa, belle et convoitée par tous, vallée où le bouquet des vins de Ksara se mélange encore aux relents de haschisch; ruines fabuleuses de Byblos, où les Phéniciens ont établi le premier modèle de notre alphabet, de Sidon (Saïda) et de Tyr, avec son vaste hippodrome romain, que Russes, Polonais, Français, Belges et Suisses ont visité au pas de course, joignant ainsi la culture à l'entraînement ou, si l'on veut, l'utile à l'agréable...

Christian Farra a une petite idée derrière la tête: «L'hippodrome a plus de deux kilomètres de pourtour: de quoi y tracer un parcours digne de championnats du monde de cross-country.»

SÉLIM NASSIB



FOU DE BEYROUTH

roman

BALLAND

Pollution, débris, reconstruction

Dans l'avion, ma voisine de voyage, bien qu'étant restée très attachée à son pays, s'était montrée critique sur tout le processus de reconstruction du Liban et sur la mentalité d'après-guerre. Outre la lenteur des travaux, elle dénonçait le laisser-aller et le manque de conscience, surtout au niveau de l'écologie. Elle m'avait prévenue des débris jonchant le sol partout (faute d'infrastructures permettant le ramassage et l'élimination des déchets), de toutes ces maisons jaillissant du sol comme des moignons, les travaux ayant dû être stoppés faute d'argent, ou parce que les affrontements étaient devenus trop dangereux. Bref: de véritables plaies dans des coins de montagne superbes. Des plaies qui risquent bien de ne pas se

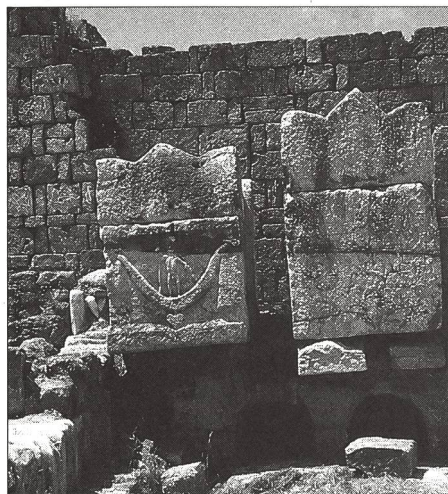
cicatriser avant longtemps. Et que dire des cadavres de voitures basculées dans le ruisseau, même à 2000 mètres d'altitude?... La voiture, au Liban, c'est quelque chose! Plus d'une sur deux est une Mercedes, pas toujours neuve, certes, mais capable de rouler bien des milliers de kilomètres encore...

Klaxons bruyants, conduite rapide, réflexes aiguisés... J'ai souvent fermé les yeux, mais l'accident attendu ne s'est jamais produit. Constatation intéressante: les routes ont été le premier objet de reconstruction au Liban: asphalte posé de façon très fonctionnelle et sans souci des finitions. Quand je pense à la Suisse, où il semble vital de refaire sans tarder le moindre bout de trottoir abîmé... Dans un exemplaire de «Magazine», daté de

1988, donc à une époque où la guerre faisait encore rage, on portait déjà des critiques aussi sévères que celles faites par ma voisine: scandales écologiques, pollution larvée et cette phrase en conclusion: «Tout est histoire de business dans un pays à la dérive...»

Mais, honnêtement, qui pourrait avoir vraiment envie de parler écologie et protection de l'environnement dans ce décor? L'ordre des priorités n'est pas le même partout et en toute circonstance. Et ce n'est pas la petite Suisse que je suis qui oserait se permettre de porter un jugement de valeur, même dans ce domaine, sur un pays qui, pendant plus de 16 ans, n'a eu qu'une priorité: survivre!...

(Mariko Ducret)



Tombes phéniciennes.

Retour au football

En 1957, pour les Jeux panarabes, le Liban avait construit une magnifique Cité sportive, à Beyrouth, avec un stade de 50 000 places. C'est également là que furent organisés les Jeux méditerranéens, en 1959. La guerre a tout détruit. Ce qui restait du stade devint un camp armé. Pour reconstruire, il faudra d'abord tout raser. Le gouvernement s'y est engagé car les Jeux panarabes de 1996 ont à nouveau été confiés au pays. C'est sur un autre terrain, beaucoup plus petit, le stade Borj Hammoud qu'a débuté, peu de temps après notre retour, le tour éliminatoire du Groupe D en vue de la Coupe du monde qui aura lieu aux USA, on le sait, en 1994. Pour cet événement, le Liban recevait Hong-kong, l'Inde, la Corée du Sud et Bahreïn.

Renaître au sport et à la vie...

Même si d'autres sports – le football surtout – essaient de renouer les contacts internationaux, aucun ne se prête mieux à cette entreprise que la course à pied, qui peut pratiquement se passer d'infrastructures, la corrida de Baabda l'a démontré. C'est pour cette raison que même le ski aura de la peine, au Liban, à dépasser le stade de simple sport de loisirs. Et pourtant, les champs de neige sont magnifiques, ceux du Dôme des Dames notamment, qui sur-

plombent la célèbre forêt de cèdres, symbole du pays et, hélas, malades eux aussi à en faire frémir Lamartine dans sa tombe.

Quoi qu'il en soit, le Liban va renaître au sport, pour le plaisir et la santé, pour l'équilibre social, pour l'émulation et le spectacle... Mais le Liban va-t-il renaître à la vie? *Oui*, affirment Jean-Pierre Alem et Patrick Bourrat, car il est une terre de miracle, habitée par un peuple qui a montré un courage, une faculté d'adaptation et une capacité d'entreprise dont il n'y a pas d'autres exemples au monde... ■



Bipèdes à l'entraînement devant les tribunes de l'hippodrome romain de Tyr.